

Peintre, graveur, archéologue

MARIA SCHELLER: "LE SNOBISME AU LIBAN EST UN HANDICAP A L'EPANOUISSEMENT DE L'ART"

Blonde comme un nuage embrasé par le soleil, le regard franc, souvent scrutateur, d'un bleu étonnamment limpide, Maria Xantopoulos (Scheller de son nom d'artiste) est l'une des rares personnalités du monde artistique chez qui le culte de l'expression plastique s'allie à une curiosité et à une énergie exceptionnelles. Si l'intuition passe généralement pour être une des principales essences du génie, c'est la connaissance qui fournit la forme. Or, tandis que l'intuition jaillit des profondeurs de l'esprit inspiré à

Dans les gravures, notamment, ce souci de vérité est aisément perceptible à l'œil de l'initié : pureté des lignes, extrême simplification des formes où domine l'essentiel telle une déterminante mise à nu de l'idée fondamentale. Les tapisseries traitées largement, témoignent d'un sens décoratif qui surprend par l'extraordinaire liberté dont use leur auteur envers les lois de la composition ainsi que la couleur dont elles sont tissées. Même indépendance dans l'exécution des tableaux qui, toutefois, par contraste avec le silence méditatif des gravures, semblent narrer au moyen de couleurs sonores, les péripéties d'une vie intérieure en perpétuelle ébullition.

— Maria Scheller les astres qui président à votre destinée vous ont dès votre plus tendre enfance, semble-t-il, « jetée » sur les chemins difficiles de la peinture, la gravure, la tapisserie et l'archéologie. Dans quel ordre et sur quelles impulsions vous y êtes-vous lancée ?

« J'y répondrai par une autre question : le don artistique suffit-il à faire un artiste ? Que peut valoir un don artistique sans le concours du travail ? Travail qui doit, bien entendu, s'appuyer sur une constante discipline. C'est sans doute pourquoi j'éprouve, quant à moi, le besoin de « sauter » continuellement d'une technique à une autre, ce qui permet d'acquérir une formation générale en relation avec tous les arts. C'est le goût de la peinture qui me fit découvrir les attraits de la gravure, de la tapisserie et de l'archéologie qui me passionnaient. Il faut dire que je me trouvais dans un « climat » très favorable à l'Art et que, de plus, mon père était organiste. »

— Avez-vous rencontré des obstacles à votre épanouissement dans l'une ou l'autre de vos activités artistiques ?

« Certainement. Car tandis que je suivais laborieusement mes études à l'école des Beaux-Arts de Sarrebrück, mes camarades qui se croyaient protégés du ridicule par leur nouvelle identité de « génies possibles » se livraient à de tels excès : fantaisies d'alcooliques, hippisme précoce, sous le nez ahuri des « bourgeois » de la région, que mon père scandalisé crut alors plus qu'urgent de s'opposer énergiquement à la réalisation de mes aspirations

timable — l'élève du fameux Franz Mazerel, très connu à l'époque pour avoir travaillé en collaboration avec Romain Rolland, Stefan Zweig et Thomas Mann, et encore, pour ses gravures teintées du réalisme poignant de la guerre, sous un ciel et dans une conjoncture où il était fort dangereux d'aller à contre-courant sur le plan politique. Je dus enfin épuiser toutes les ressources de la diplomatie et de la ruse pour convaincre mon père du bien-fondé de mes intentions. Je pus ainsi poursuivre tranquillement mes études aux Beaux-Arts que dirigeait le célèbre Henri Gowa. »

La difficulté de « se regarder »

— A laquelle de vos activités artistiques va votre préférence et dans laquelle pensez-vous avoir le mieux réussi à ce jour ?

« Ma préférence ici varie suivant les circonstances. La gravure et la miniature qui exigent une concentration très soutenue, sont les genres auxquels je m'attelle aux heures où j'éprouve le plus grand besoin de sortir de moi-même. Le domaine où j'ai le mieux réussi ? Je crois sincèrement que c'est aux autres d'en juger. Il me paraît en effet difficile à tout artiste de se « regarder » de l'extérieur, sans le moindre préjugé. »

— La vie libanaise (en temps normal s'entend) est-elle favorable, selon vous, au développement des dons que sont les vôtres ?

« Pas encore à mon avis ! Et tant que mes compatriotes ne se seront pas débarrassés de cette manie qui consiste à mettre l'intérêt commercial au-dessus du mérite artistique quand il s'agit d'apprécier une peinture ou une sculpture... Le snobisme est chez nous un autre handicap à l'épanouissement de l'Art. Ainsi que me le disait un jour un ami libanais : « Les Libanaises ne se rendent à un vernissage que pour y exhiber leurs dernières toilettes, les Libanais, pour y faire un étalage de leur réussite sociale. Le génie doit, dans l'esprit du Libanais, porter un nom étranger. Ou bien, avoir brillé à l'étranger. »

Le pouvoir catalyseur des guerres

l'imagination, il n'en est évidemment pas de même pour la connaissance, à laquelle on n'accède qu'à travers de longues et patientes recherches. Ainsi, infatigable abeille, Maria Scheller n'hésite-t-elle pas à consacrer le plus clair de son temps, d'une création à l'autre, à l'étude technique des divers procédés afin de construire une œuvre totalement dépourvue de ces trahisons de la pensée dont souffrent, parfois, les œuvres les plus élaborées.



Maria Scheller : « Le don artistique suffit-il à créer un artiste ? »

« Le Liban est en pleine effervescence. Il est donc trop tôt pour prévoir ce qui en sortira. Les guerres produisent, en général, d'excellents artistes. La souffrance a sur certains un pouvoir catalyseur, irrésistible. Ce qui nous permet d'espérer pour « demain », quelques « surprises » des plus heureuses du côté artistique. »

— Quelles sont vos réalisations, ici et ailleurs ?

« J'ai essayé de développer l'art et la technique de la tapisserie au Liban, la tapisserie ayant connu chez nous, des siècles durant, une éclipse incompréhensible, si l'on songe, par exemple, que la fabrique d'Aubusson doit sa technique à l'invasion arabe d'une partie de l'Europe méridionale. En plus des tapisseries, ma production comporte des fresques dont quelques-unes ornent aujourd'hui les murs de plusieurs églises : des portraits, des natures mortes, des gravures sur métal ou sur bois dont « La création du monde » en sept volets ; des eaux-fortes. »

— Qu'auriez-vous à nous dire sur l'archéologie au Liban ?

« Naturellement, la place manque ici pour une nouvelle exploration du Liban de l'Antiquité : la Phénicie. De nombreux et très instructifs ouvrages ont d'ailleurs été publiés sur ce sujet, dont, en 1969, l'excellent livre de Samia Kfoury Nassar : « Connaissance du Liban » que je cite parce qu'il a le mérite de rassembler avec méthode et poésie toutes

du Liban que le monde possède à ce jour. Il reste évident qu'une grande partie de l'histoire de Phénicie qui s'étend sur près de 3.000 ans est encore enfouie sous la terre et y demeurera tant que le nécessaire n'aura pas été fait pour nous la livrer. Je suis persuadée que si l'on entreprenait des fouilles au centre-ville de Beyrouth par exemple, on y découvrirait des vestiges de l'ère phénicienne : sinon des débris de forteresses ou de sarcophages, des statuettes, des vases, des monnaies, des tablettes ou des bijoux qui pourraient jeter une lumière nouvelle sur ce que nous savons déjà de l'art phénicien. Rappelons que le tremblement de terre qui secoua Beyrouth en 551 en avait quasiment « rasé » toute la surface, que la structure géologique du Liban subit, au cours des âges, maintes métamorphoses. Les cédres couvraient jadis presque toutes les pentes du pays. Mais revenons à l'art phénicien. L'architecture y apparaît comme une réplique de l'architecture égyptienne : impression de force nimbée de solennité, aux dépens du détail, généralement négligé. Témoins : le Temple de Pépi Ier à Byblos et les tombeaux de la XII^e dynastie. Quant aux petits objets, ils semblent le plus souvent, marqués par l'influence des Hittites et de la Mésopotamie. A l'art phénicien succédera sur le sol « libanais », peu après la conquête d'Alexandre, le style gréco-romain dont les temples de Baalbeck nous offrent un exemple éloquent. »